

laila

lalami

---

les autres américains

LAILA LALAMI

---

## LES AUTRES AMÉRICAINS

Un soir de printemps, après avoir quitté le *diner* dont il est propriétaire, Driss Guerraoui, un Américain d'origine marocaine, est brutalement renversé par une voiture et meurt sur le coup. Le chauffeur du véhicule, lui, prend la fuite. La nouvelle de sa disparition est un choc pour sa famille, et ravive des blessures et des questionnements que tous auraient préféré laisser derrière eux. Cette mort est-elle un tragique accident de la route, ou faut-il y voir la marque d'un crime raciste? Car si les Guerraoui sont l'exemple type d'une immigration réussie, la société américaine n'en a peut-être pas fini avec le rejet de l'autre. Nora, la fille cadette de Driss, en est persuadée.

Sur fond d'enquête, plusieurs personnages prennent la parole à tour de rôle pour raconter leur histoire. Ces voix s'unissent et se contredisent pour relater leur quotidien dans l'Amérique d'aujourd'hui, et font de la petite ville de Californie où se déroule ce roman le théâtre de ses tensions identitaires les plus enfouies.

Laila Lalami est née en 1968 à Rabat et a fait ses études au Maroc, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Elle est professeure de création littéraire à l'Université de Californie à Riverside. Elle est l'autrice de romans, nouvelles et chroniques pour divers médias américains. *Les Autres Américains*, a été finaliste du prestigieux National Book Award et l'a propulsée sur le devant de la scène littéraire américaine.

## LES AUTRES AMÉRICAINS



LAILA LALAMI

LES AUTRES  
AMÉRICAINS

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Aurélie TRONCHET

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*The Other Americans*



© Laila Lalami, 2019  
All rights reserved. Published in the United States  
by Pantheon Books, a division of Penguin Random House LLC,  
New York.

© Christian Bourgois éditeur, 2020,  
pour la traduction française  
ISBN : 978-2-267-04301-3

*Pour A. et S.*



## NORA

Mon père a été tué une nuit de printemps, il y a quatre ans, alors que j'étais installée à une table d'un nouveau bistrot à Oakland. Chaque fois que je pense à ce moment, ces deux images contradictoires se percutent dans mon esprit : mon père qui suffoque sur l'asphalte et moi qui bois du champagne avec ma colocataire, Margo. On fêtait la subvention qu'elle avait reçue de la Jerome Foundation pour la composition d'un nouveau morceau de musique de chambre, c'était son deuxième gros projet, cette année-là. On avait commandé des moules à la vapeur et partagé une entrée en nous attardant à table. Le serveur essayait de nous convaincre de goûter la mousse au chocolat en dessert quand mon téléphone a sonné.

Je ne me souviens pas avec précision ce qui s'est passé ensuite. J'ai dû apprendre la nouvelle à Margo. On a dû payer l'addition, enfiler nos manteaux et parcourir à pied les cinq pâtés de maison jusqu'à notre appartement. Mon sac a été fait, sans que je sache vraiment comment. Mais je me rappelle clairement

rouler sur l'autoroute 5 pour rentrer chez moi, dans l'obscurité brumeuse masquant les bosquets d'amandiers et les orangeraias, en m'imaginant toutes sortes d'explications: le département du shérif s'était peut-être trompé en identifiant le corps, ou bien l'hôpital avait interverti le dossier de mon père avec celui de quelqu'un d'autre. Ces hypothèses étaient tirées par les cheveux, je le savais, et pourtant je m'y accrochais tout en conduisant. Malgré les phares, je ne voyais qu'à six mètres. Mais le brouillard s'est levé avec le jour et, quand j'ai atteint le Mojave, le soleil est apparu dans le ciel d'un bleu insolent.

Lorsque je suis entrée dans la maison de mes parents, le seul bruit perceptible était celui de mes talons sur le sol en travertin. Il y avait un exemplaire du *Reader's Digest* sur la console, un jeu de clés accroché à une spirale jaune et une paire de lunettes de soleil auxquelles il manquait un verre. Sur le mur du couloir, une des photos encadrées était de travers. Dans le salon, ma mère, assise sur le canapé, fixait du regard le téléphone sans fil dans sa main comme si elle ne se rappelait plus comment s'en servir. « Maman », j'ai dit, mais elle n'a pas levé les yeux. On aurait dit qu'elle ne m'entendait pas. Elle portait encore le tee-shirt blanc et le karategi noir de son cours de la veille. La veste de son uniforme reposait en boule sur le pouf exposant l'appliqué du dragon d'un rouge saisissant figurant sur le dos.

J'avais l'impression que mon père était encore là, avec nous – dans le paquet de Marlboro à moitié vide sur le rebord de la fenêtre, les pantoufles effilochées

sous la table basse, la marque de ses dents sur le crayon dépassant du livre de mots croisés. Il allait entrer à tout moment, avec son odeur de café et de hamburgers, et déclarerait, Vous ne croirez jamais ce que m'a dit un client ce matin, puis en me voyant debout près du fauteuil, il s'écrierait, Nora ! Quand es-tu arrivée ? Ses yeux pétilleraient de joie, il m'embrasserait sur les joues, la barbe de son menton me chatouillerait, et je répondrais, À l'instant. J'arrive à l'instant.

Mais l'entrée est demeurée vide et la douleur m'a décoché un coup de pied à l'estomac. « Je ne comprends pas », j'ai dit, alors que j'avais eu l'intention de dire que je n'y croyais pas. L'incrédulité avait été l'unique constante depuis l'annonce de la nouvelle. « Je lui ai parlé hier. »

Ma mère a fini par bouger. Elle s'est tournée vers moi, ses yeux étaient cernés de rouge et ses lèvres craquelées. « Tu lui as parlé ? elle a demandé, non sans surprise. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

Depuis l'entrée nous est parvenu le cliquetis de la boîte aux lettres et le bruit sourd du courrier tombant sur le sol. Dans son panier en osier, le chat a levé la tête avant de se rendormir.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ? elle a répété.

— Rien. Qu'il voulait bavarder avec moi un moment, mais j'avais un cours et je voulais avoir le temps de prendre un café pendant les quelques minutes qu'il me restait de ma pause. Je lui ai dit que je le rappellerais plus tard. » J'ai porté la main à ma bouche. J'aurais pu lui parler une dernière fois, j'aurais pu sentir l'attention dans sa voix, et j'avais

pourtant laissé passer cette occasion. Et tout ça pour du café amer dans un gobelet en plastique, bu à la hâte avant d'affronter une classe du privé remplie de gamins désœuvrés cheminant laborieusement dans l'*Odyssee*.

Une moto a remonté la rue en rugissant et les fenêtres ont tremblé. D'un geste nerveux, j'ai ouvert le fermoir de ma montre avant de le refermer dans un claquement. Puis un silence sinistre s'est de nouveau abattu sur la pièce. « Qu'est-ce que papa faisait encore au restaurant à cette heure ? j'ai demandé. Ce n'est pas Marty qui ferme d'habitude ? »

— Il voulait installer les nouvelles ampoules qu'il avait achetées, alors il a demandé à Marty de rentrer chez lui. »

Et puis quoi ? Il a dû verrouiller la porte du restaurant et s'éloigner. Il balançait peut-être les clés dans sa main, comme il faisait toujours quand il était perdu dans ses pensées, ou bien il a été distrait par un texto sur son portable. Quoi qu'il en soit, il n'a pas vu ou entendu, avant qu'il soit trop tard, la voiture lui fonçant dessus. Avait-il souffert ? Avait-il appelé à l'aide ? Combien de temps était-il resté sur l'asphalte avant de cesser de respirer ? Spontanément m'est revenu le souvenir d'une fête, en été, chez des voisins, quand j'avais quatre ans. Ils avaient récemment réaménagé leur cour et exhibaient fièrement leurs tout nouveaux barbecues et coin repas à mes parents. Ma sœur m'a lâchée ; à dix ans, elle voulait jouer avec les enfants plus âgés. Je me suis mise à courir après un couple de libellules mais, au moment où mes doigts se sont

refermés sur elles, je suis tombée dans la piscine. L'eau était glacée, elle avait un goût d'amande. Elle m'a entraînée vers le fond avec une telle force que j'ai eu l'impression que je ne pourrais plus jamais respirer. Cela ne faisait qu'un instant que j'étais dans la piscine quand mon père a plongé pour me récupérer, mais il a suffi de cet instant pour que mes membres se figent, que ma poitrine s'embrase et que mon cœur manque de cesser de battre. Cette douleur m'est revenue à ce moment-là. « Il y a quelque chose qui cloche, j'ai fini par dire. La seule fois où papa reste pour la fermeture, il se fait renverser et meurt ? »

J'ai compris trop tard que j'avais dit ce qu'il ne fallait pas ou que j'avais utilisé les mauvais mots. Ma mère s'est mise à pleurer. Des sanglots forts, non contenus, qui lui ont rougi le visage et fait tressauter ses épaules. J'ai traversé le salon, j'ai écarté le tapis de prière enroulé et je me suis assise à côté d'elle en la serrant si fort que j'ai senti ses tremblements. Tout dans cet instant m'a paru étranger – être dans cette maison un jour de semaine au printemps, avoir gardé mes chaussures à l'intérieur, et même consoler ma mère qui pleurait. Dans ma famille, c'était mon père qui consolait. C'était vers lui que j'allais chaque fois qu'il m'arrivait quelque chose, que ce soit quand je m'étais égratigné le genou sur la cage à poules à huit ans ou bien lorsque j'avais perdu un énième concours de composition, à peine un mois plus tôt.

Ma mère s'est essuyé le nez dans un mouchoir en papier chiffonné. « J'ai su qu'il s'était passé quelque chose quand je suis rentrée de chez ta sœur. J'y suis

allée déposer des pièces appliquées pour les tenues de karaté des enfants, et elle m'a proposé de rester dîner. Puis je suis rentrée à la maison et il n'était pas là.»

Pourtant le fauteuil dans lequel mon père s'installait habituellement portait encore l'empreinte de son corps. On aurait pu croire qu'il se trouvait dans la pièce voisine.

«Qu'est-ce que la police a dit? j'ai demandé. Ils ont une piste?

— Non. L'inspectrice a juste posé beaucoup de questions. Est-ce qu'il avait des problèmes d'argent, est-ce qu'il prenait de la drogue, est-ce qu'il jouait, est-ce qu'il avait des ennemis? Des questions comme ça, j'ai répondu non à tout.»

Je me rappelle avoir été intriguée par ces questions, si différentes de celles qui tourbillonnaient dans mon cerveau : qui était au volant de la voiture et comment cette personne avait-elle percuté mon père et pourquoi avait-elle fui de la scène de l'accident? Puis mon regard a été attiré vers la fenêtre. Dehors, deux oiseaux noirs ont atterri l'un après l'autre sur la ligne électrique. Le voisin d'en face était en train de dégonfler un lapin de Pâques géant qui était resté sur sa pelouse pendant des semaines, accumulant la poussière. Il m'a retourné mon regard de ses yeux grotesques tandis que ses oreilles blanches s'affalaient sous les chaussures du voisin. Le vent a fouetté le drapeau sur le mât, le soleil cognait sans pitié.

## JEREMY

À cette époque, je me battais avec mes insomnies et je me rendais à la salle de gym dès l'ouverture, à cinq heures. Le médecin m'avait assuré qu'un exercice physique régulier m'aiderait. Elle m'a dit que pas mal de choses m'aideraient. Les bains chauds. Les rideaux occultants. Lire. La camomille. Je prenais de longs bains, je lisais avant d'aller me coucher, je buvais tasse après tasse de camomille mais, la plupart du temps, la nuit, je restais allongé sans dormir, écoutant le réveil sur la table de chevet tictaquer dans le silence. Je me disais alors, Si tu t'endors maintenant, tu pourrais quand même récupérer quatre heures de sommeil, ou trois heures, ou deux. Comme si je pouvais me raisonner au sommeil. Puis, un peu avant cinq heures, je me levais et j'allais à Desert Fitness.

Ce matin-là, j'avais fini mes exercices de cardio et j'en étais aux abdos quand Fierro est arrivé. Comme, la plupart du temps, la salle était vide à cette heure, j'étais ravi d'avoir de la compagnie, même s'il n'a pas cessé de parler de son ex. C'était juste après sa

séparation d'avec Mary, et je crois qu'il était toujours dans le déni. Son bavardage m'a fait perdre mes comptes, et j'ai dû m'arrêter et recommencer deux fois avant d'être certain d'avoir fini ma série. Cinquante normaux, cinquante renversés, cinquante double, cinquante en pédalant. Il me restait encore vingt minutes avant de partir bosser mais, pour plus de sécurité, j'ai laissé tomber les flexions des biceps pour passer aux développés couchés. J'aimais bien prendre mon temps quand je soulevais de la fonte. Encore aujourd'hui. J'ai assemblé 125 kilos et je me suis allongé sur le banc mais, sans vraiment me demander la permission, Fierro a ajouté 7,5 kilos de chaque côté de ma barre à disques. « Qu'est-ce que tu fais ? j'ai demandé.

— Mec, allez. Ça sert à rien de faire ça si tu le fais pas correctement. » Il s'est placé derrière le banc, prêt à m'observer. Il attendait, vraiment. Il portait un t-shirt gris *One Shot, One Kill*, dont il avait roulé les manches courtes pour exhiber ses muscles.

« Si je le fais pas comme toi, tu veux dire. »

Il s'est penché sur la gauche en tendant sa bonne oreille. « Quoi ?

— Peu importe », j'ai dit. Soit je me disputais avec Fierro, soit je commençais à soulever mes poids et j'arrivais à l'heure au travail. J'ai commencé à soulever.

« Bref, il a dit, hier soir, j'ai découvert que Mary ne changeait pas les bougies de la Mustang, même si je le lui ai rappelé trois fois. Elle va foutre cette voiture en l'air. Mec, fais une pause si tu as besoin. »

Je sentais la sueur perler sur mon front, mais j'ai accéléré. Je ne voulais pas donner satisfaction à Fierro.

On était en compétition dans certains domaines, et ça remontait à notre époque chez les Marines. Une blonde en justaucorps noir est entrée, et les yeux de Fierro l'ont instinctivement suivie jusqu'aux portes des vestiaires. Il a aspiré l'air entre ses dents. «Alors j'ai dit à Mary que je ne signerai pas les papiers du divorce si elle ne me donnait pas les clés.» Il a déclaré ça comme s'il en était fier, comme s'il avait finalement pris position.

«Ce n'est pas sa voiture pourtant?» j'ai demandé. J'étais monté quelques fois dans la Mustang, après que Fierro et moi étions rentrés d'Irak. Assis à l'arrière, je sirotais du whisky à la flasque, pendant que Mary nous conduisait où on allait, un bar ou un club. Chaque fois qu'elle tournait ou changeait de file, une décoration en forme d'ange plaqué argent se balançait au bout de sa chaîne, suspendue au rétroviseur. Je me rappelle une fois, elle parlait de l'enterrement de vie de jeune fille auquel elle avait participé quand elle était allée à Las Vegas avec ses amis du boulot, et Fierro l'avait interrompue. Tu ne m'as jamais parlé d'un enterrement de vie de jeune fille, il a dit. Ça a été l'une de leurs premières disputes, et les disputes n'ont jamais cessé ensuite, même après leur séparation.

«Sa voiture? Qui a versé l'acompte? Qui a remplacé ces enjoliveurs merdiques par des roues chromées? Qui a installé les pneus à bande rouge, l'été dernier?» Fierro a tourné son pouce, tordu en raison d'une vieille fracture, vers son torse. «C'est moi. C'est moi qui l'ai fait.» Puis il a posé ses mains sur ma barre de poids. «Allez, Gorecki. Fais une pause.

— Ça va», j'ai dit. Je n'avais pas le temps de faire une pause. Si j'étais en retard au travail, Vasco allait m'engueuler. Ça faisait un moment qu'il attendait que je dérape, juste pour pouvoir me balancer qu'il allait devoir de nouveau jeter un œil au planning, et pourquoi je ne serais pas d'une autre équipe? Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi ce type me détestait à ce point. J'ai fini mes dernières tractions en silence, puis je me suis assis sur le banc pour reprendre mon souffle. Mon tee-shirt trempé collait à mon torse. «Tu ne m'as pas raconté qu'elle fréquentait quelqu'un? j'ai demandé.

— Quoi? Bon sang, la musique est trop forte ici.

— Tu m'as raconté que Mary fréquentait un type.

— Ouais.

— Alors elle ne va pas revenir. Signe ces foutus papiers.

— Putain, non. Elle pense qu'elle peut se contenter de passer à autre chose. Effacer le passé comme s'il n'avait jamais existé. Comme si moi, je n'avais jamais été là. Eh bien, elle a tort.» Il a ajouté 12,5 kilos de chaque côté de la barre et s'est installé pour faire ses tractions, levant les poids avec régularité, inspirant et expirant sans effort.

Je me suis essuyé le visage avec ma serviette et je l'ai observé pendant une minute. Il passait beaucoup plus de temps à la salle depuis qu'il s'était séparé de Mary. Parfois, il venait s'entraîner deux fois par jour. «Ma sœur organise un barbecue, j'ai dit. Tu veux venir?

— Bien sûr. Si elle est d'accord.

— Évidemment qu'elle est d'accord. Je ne veux pas y aller seul. Tu me rendrais service, vraiment.

— Très bien. Quand?

— Après-demain. »

Dix minutes plus tard, j'étais dans ma Jeep dont le moteur cliquetait dans le matin calme. Le soleil levant colorait le ciel d'un rouge rouille et, sur la 62, j'ai baissé la vitre pour sentir la fraîcheur résiduelle du matin. Dans les cafés et les *diners*, les lumières s'allumaient tels des yeux qui clignaient. Au poste, j'ai passé mon uniforme et je me suis rué dans la salle de conférences pour découvrir que j'étais le dernier arrivé et que le sergent avait déjà commencé son rapport. Je me suis assis sur une chaise en évitant tout contact du regard avec Vasco, il en était à la moitié des actions de la nuit passée qu'il lisait de sa voix monocorde.

« Coups de couteau dans le bloc 5500 de Shadow Mountain Road. Le suspect était contrarié parce que sa mère déménageait pour aller vivre avec un homme qu'elle venait juste de rencontrer. Il a sorti un couteau et a tailladé à trois reprises les bras du petit ami. Attaque de chien au bloc 3200 de Bermuda Avenue. Le propriétaire avait été plusieurs fois mis en garde au sujet de son pitbull, mais il l'a laissé en liberté dans sa cour, et l'animal a sauté par-dessus la palissade et a attaqué le gamin du voisin. Accident mortel avec délit de fuite au bloc 8300 de Chemehuevi, au coin de la nationale 62. Rien encore sur la voiture en fuite. Des tags au lycée pendant la nuit. Deuxième incident dans la semaine. C'est tout. » Il a rassemblé ses feuilles dans un dossier tout en parcourant du regard la salle et tous les policiers présents. « Une dernière chose. Il y a eu pas mal de discussions sur les réseaux sociaux

au sujet de l'accident Bowden. Les gens voient dix secondes de vidéo prise par un téléphone portable et ils pensent savoir ce qui s'est passé. N'y prêtez pas attention. On n'est pas là pour être distraits par ce que disent les gens sur Internet. On est là pour faire notre boulot. Restez concentrés.»

Vasco devait être pressé parce qu'il a quitté la salle de conférences sans faire aucun commentaire sur mon retard. C'est mon jour de chance, j'ai pensé. Ma patrouille a été assez calme: nuisance sonore; un contrôle de véhicule en stationnement; un appel abandonné au 911, qui s'est avéré avoir été composé par quelqu'un qui s'était assis sur son téléphone; Marci Jamison a encore une fois essayé de déclarer le vol de son Ativan et de son Percocet afin de pouvoir obtenir une ordonnance de remplacement. Quand j'ai quitté mon uniforme pour me rhabiller en civil à la fin de la journée, je me suis surpris à dresser dans ma tête une liste de tout ce qui me restait à faire le soir. Lire pour mon cours d'ethnologie. Revoir mon bouquin d'histoire pour me préparer à mon examen final. Envoyer mon devoir d'anglais par courriel. En sortant du poste, je suis passé devant le tableau effaçable où les affaires en cours étaient listées. Un nom m'a figé sur place. Guerraoui.

## EFRAÍN

J'ai vu quand ça s'est passé. J'aurais préféré ne pas voir, parce que cela ne m'a attiré que des ennuis. Et je regrette vraiment d'en avoir parlé à Marisela. Ce soir-là, j'étais à vélo sur la 62, je rentrais du travail, quand la chaîne a déraillé. On avait une voiture quand on vivait en Arizona, une Toyota Corolla qu'on avait achetée 875 dollars à un des placeurs de notre église, mais elle est tombée en panne après notre emménagement ici, et on n'a pas eu les moyens de la faire réparer ou d'en acheter une autre. On a perdu 875 dollars comme ça. Parfois, Marisela se plaint que les gens viennent dans ce pays pour aller de l'avant, et tout ce qu'on fait nous, c'est rester à la traîne. Je fais de mon mieux, je lui dis, je ne peux pas faire plus. Ce que je ne lui dis pas, c'est qu'on irait de l'avant si on n'avait pas à entretenir ses deux sœurs à Torreón. Et le vélo n'est pas si mal – c'est Enrique qui me l'a donné, et je peux rouler presque partout avec. Le seul problème, c'est la chaîne.

C'est ce qui s'est passé, ce soir-là. J'ai dû m'arrêter quand la chaîne s'est décrochée. Je me suis mis

sur le trottoir, pas loin du carrefour de la 62 et de Chemehuevi Way, et j'ai retourné le vélo. C'est assez simple de remettre une chaîne en place, mais il faisait noir et j'ai une mauvaise vue, si bien que je ne voyais pas ce que je faisais. D'habitude, je ne porte pas mes lunettes parce que je n'en ai pas besoin, pas pour le service de nettoyage de moquette pour lequel je travaille la journée, ni pour laver les draps au motel le soir. Je me suis mis à genoux et j'ai commencé à replacer la chaîne à tâtons, en la raccrochant au dérailleur un maillon après l'autre. Ça m'a pris un moment et, quand j'ai eu fini, j'avais les mains toutes sales. Je me suis relevé avec précaution en essayant de ne pas mettre de graisse sur mon pantalon, écartant les bras comme si je cherchais quelque chose à l'aveuglette dans le noir. C'est à ce moment-là que j'ai entendu la voiture qui fonçait vers le carrefour, puis le bruit sourd. *Bump*. Comme ça. J'ai levé les yeux, et la voiture tournait déjà dans la rue transversale. Le vieil homme a roulé du capot et a atterri à plat ventre dans le caniveau. Et la voiture ne s'est même pas arrêtée. Elle a continué comme si elle avait simplement percuté une canette ou une bouteille en plastique.

« Tu devrais appeler la police », a dit Marisela.

Je suis passé à côté d'elle pour atteindre l'évier de la cuisine et j'ai versé du liquide vaisselle sur mes mains pour en ôter la graisse. « Tu as oublié ce qui est arrivé à Araceli ? » j'ai demandé. Araceli vivait dans la rue où nous habitions à Tucson. C'était une femme grasouillette, coiffée d'une tignasse, qui riait en gloussant. Un jour, elle a appelé la police pour les informer

qu'un voisin battait sa femme et, quand les policiers sont venus la voir pour prendre sa déposition, ils ont découvert qu'elle n'avait pas de papiers. Avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait, les services de l'immigration étaient à sa porte. En Californie, ça ne se passe pas comme en Arizona, du moins c'est ce que les gens disent, les lois sont différentes ici. Mais comment pouvais-je prendre un tel risque ?

« Alors tu t'es contenté de partir ? » a demandé Marisela, une main sur la joue. Dans la lumière vive de notre cuisine, les taches de rousseur couvrant le pont de son nez paraissaient plus sombres. Ça fait douze ans qu'on est mariés, et ces taches de rousseur me font toujours de l'effet. Je n'ai pas pu lui mentir. J'ai détourné les yeux en continuant de frotter mes mains. Elle s'est approchée et, quand elle a parlé de nouveau, l'étonnement lui a fait hausser la voix. « Tu l'as laissé là-bas ? »

Eh bien, non. Pas exactement. J'ai sorti mon téléphone de ma poche en barbouillant le clavier de graisse avant de penser que mon appel pouvait être identifié. Alors j'ai regardé les bâtiments sur ce tronçon de la 62 en cherchant où je pouvais aller demander de l'aide. Il y avait un *diner* avec une enseigne lumineuse, mais toutes les lumières à l'intérieur étaient éteintes, à l'exception du mot FERMÉ qui clignotait rouge et bleu. Le bowling voisin était ouvert tard, malgré tout, alors j'ai avancé sur le trottoir jusqu'à ce que je repère une joggeuse qui remontait vers le carrefour. La femme en short, les cheveux blonds coiffés en queue-de-cheval, avait des écouteurs sur les oreilles. Elle n'avait

pas pu entendre ce qui s'était passé, mais elle était sur le point de traverser la nationale au niveau de Chemehuevi. Elle découvrirait le vieillard de l'autre côté et elle appellerait la police. Je suis remonté sur mon vélo et je suis rentré à la maison. « Alors tu ne l'as pas aidé ? » a demandé Marisela.

— Il n'y avait rien à faire », j'ai répondu en séchant mes mains avec une serviette en papier. J'avais encore des traces de graisse sous les ongles. Je suis passé devant elle pour aller dans la chambre où j'ai enlevé mon uniforme. Les enfants dormaient dans le lit sous la fenêtre, et j'ai pris garde de ne pas faire de bruit afin de ne pas les réveiller. À l'époque, Elena avait huit ans, et Daniel six. Tous deux citoyens américains, il faut que ce soit clair. Tout ce que j'ai fait, c'était pour eux. Ou tout ce que je n'ai pas fait, plutôt.

J'ai pris une serviette propre de la pile sur le lit puis je suis allé dans la salle de bains me doucher. L'eau était chaude et j'ai fermé les yeux, mais la première image qui m'est venue à l'esprit a été celle du vieil homme, le visage écrasé contre le bitume, un genou tordu sous l'autre suivant un angle étrange, un bras sous la poitrine comme pour supporter son poids. Les yeux fermés, j'ai distingué de nouveaux détails, des choses que je n'avais pas remarquées sur le moment, sous le choc. Sur le poteau électrique, derrière l'homme à terre, était collée à hauteur du regard une publicité imprimée sur papier jaune. Un mètre cinquante sous cette publicité, la tignasse blanche du vieil homme et sa chemise vert vif tranchaient sur l'asphalte gris.

J'ai ouvert les yeux sous l'eau. Non, je me suis dit, je n'ai pas été témoin de l'accident. Ce que j'ai vraiment vu, c'est un homme tombant à terre et une voiture blanche qui s'éloignait à toute vitesse dans la nuit, et je n'étais même pas sûr de sa couleur. Ce pouvait être blanc, ou peut-être argent. Mais je ne savais pas vraiment de quelle marque ou de quel modèle il s'agissait, et je n'avais pas relevé l'immatriculation. Alors vous voyez, je ne pouvais pas faire grand-chose. Tout ce que j'ai vu, c'est un homme tombant à terre.



## NORA

Après ma douche, j'ai essuyé la buée sur le miroir et, sur la glace humide, j'ai constaté que j'avais l'air différent. Dans l'attente. Je n'arrivais pas vraiment à croire que la vie allait pouvoir continuer sans mon père, que le soleil se lèverait le matin suivant, que ma mère serait assise à la table de la cuisine, que le chat grignoterait sa nourriture, que la voisine descendrait la rue en s'appuyant sur son déambulateur. La dernière fois que j'étais rentrée à la maison, c'était pour Thanksgiving. Seulement cinq mois avaient passé et je me souvenais pourtant à peine de cette visite. On avait joué à un ou deux jeux de société après le repas de fête, vu un film au Cinema 6, fait une rando avec mon père dans le parc national de Joshua Tree, mais je ne me rappelais rien de spécial de ces quatre jours. Cela avait juste été quatre journées ordinaires.

Il m'a fallu un certain temps pour m'habiller. J'ai mis une robe, une ceinture, une montre mais, à chaque vêtement ou accessoire, mon esprit divaguait avant que je pense à boutonner, boucler ou fermer,

si bien que quand je suis sortie de ma chambre, mes cheveux étaient presque secs. Je traversais l'entrée pour me rendre dans la cuisine quand la porte de la maison s'est ouverte d'un coup. Salma, Tareq et leurs jumeaux sont entrés, les adultes portaient des sacs de courses et les enfants de huit ans étaient agrippés à leur tablette. «Tante Nora», s'est exclamé Zaid, et il s'est élancé pour me serrer dans ses bras, pendant qu'Aida m'enlaçait tranquillement la taille.

Je les ai tenus contre moi, surprise, comme je le suis encore parfois, de constater combien ils avaient grandi depuis la dernière fois que je les avais vus. Et il y avait d'autres petits changements aussi. J'ai remarqué que les taches de psoriasis sur les coudes d'Aida s'étaient étendues, et que Zaid arborait un tatouage éphémère Captain America sur le dos de la main. Un jour, par une chaude journée de printemps, mon père et moi regardions les gamins s'éclabousser dans la piscine gonflable et il m'a demandé, Qu'y a-t-il de plus cher au cœur qu'un enfant ? J'ai réfléchi pendant une minute avant de renoncer. Quoi ? j'ai demandé. Un petit-enfant, il a répondu. Et il ne verrait désormais jamais plus ses petits-enfants, il ne construirait jamais plus de vaisseau spatial en Lego avec Zaid ou n'apprendrait jamais plus à Aida à faire des mots croisés.

«Quand es-tu arrivée ? m'a demandé ma sœur en laissant tomber ses sacs de commissions par terre.

— Tôt ce matin», j'ai dit.

Salma était d'une pâleur saisissante, et son chemisier à pois et son pantalon noir étaient si amples sur

elle que je me suis demandée si elle n'était pas malade, mais cette pensée m'a quittée quand elle s'est approchée. À peine dans mes bras, elle s'est mise à pleurer. Je me suis retrouvée à la consoler, tout comme j'avais consolé ma mère plus tôt dans la journée. Le mari de Salma attendait à côté de nous, mais comme notre embrassade s'éternisait, il a demandé aux jumeaux d'aller dans le salon et il a rapporté une boîte de Kleenex de la salle de bains des invités.

« Je suis désolée d'avoir été obligée de t'annoncer ça par texto, a dit Salma. Tu ne répondais pas sur ton portable.

— J'étais en train de dîner. Je ne l'ai pas entendu sonner et je n'ai pas vu ton texto. C'est maman qui m'a appris la nouvelle. »

J'étais encore abasourdie par ce souvenir : alors que mon père gisait sur la chaussée, que la vie le quittait, j'étais de sortie et je faisais la fête avec Margo.

« Tu as acheté le café ? a demandé ma mère. Elle était sur le pas de la porte. Petits yeux et joues tissées de veines roses.

— Oui, Mama », a répondu Salma.

J'ai ramassé un des sacs en papier et j'ai suivi ma mère et ma sœur dans la cuisine. Sur le mur au-dessus du présentoir à épices était accroché un collage en forme d'arbre que j'avais confectionné avec des haricots noirs en cours élémentaire. Chaque branche portait une étiquette. Papa. Maman. Salma. Nora. J'étais la dernière sur la droite. Sur le réfrigérateur en acier inoxydable, il y avait une demi-douzaine de photos des jumeaux de Salma et un calendrier magnétique

effaçable sur lequel ne figurait aucun rendez-vous. Sur le petit bureau près de la fenêtre où étaient empilés les factures et les magazines, Tareq a pris une feuille et un feutre noir. « Qu'est-ce que tu écris ? lui a demandé Salma.

— Je fais une pancarte pour le *diner*, il a répondu en brandissant la feuille. On pourra la scotcher sur la porte. » En capitales, il avait inscrit THE PANTRY EST FERMÉ EN RAISON D'UN DÉCÈS DANS LA FAMILLE.

« Tu as oublié le i », j'ai dit.

Tareq a retourné la feuille pour vérifier par lui-même. « C'est juste une pancarte, il a répondu en haussant les épaules. Ce n'est pas grave.

— Si, c'est grave. Papa n'aimerait pas ça. Il est très susceptible concernant ce genre de choses. » J'ai lancé un regard vers ma sœur. « Tu te rappelles qu'il a fait réimprimer tous les menus parce qu'il y avait une coquille dans la liste des steaks ? Il était sûr que les clients le remarqueraient et qu'ils penseraient que son restaurant était dirigé par un imbécile.

— Je me rappelle. »

Tareq a ajouté un minuscule i, à peine visible entre le m et le l. « Voilà, il a dit. C'est arrangé. » Puis il a pris les clés du restaurant et il est sorti par la porte de la cuisine. Je me suis appuyée contre le comptoir et j'ai regardé ma mère. Elle transvasait le café moulu dans la cafetière, égalisant chaque cuillerée avant de la verser dans la machine. Ses mouvements étaient soigneux et précis, comme si tout un monde dépendait de cette tâche. « Je pensais à un truc, j'ai dit. Les flics ont déclaré qu'ils l'avaient trouvé dans le caniveau sur

Chemehuevi Way. Ce qui signifie que la personne qui l'a percuté a dû faire une embardée jusqu'au trottoir pour le cogner, non ?

— C'est pour cette raison qu'ils pensent que le chauffeur était en état d'ivresse», a dit Salma. Souvent, quand elle s'adressait à moi, elle pouvait paraître condescendante, intentionnellement ou pas. Elle a dû s'en rendre compte, cette fois-ci, parce qu'elle a aussitôt ajouté, « Ou ce pourrait être un de ces Marines qui roulent à toute blinde pour rejoindre à temps la base de Twentynine Palms. Ils conduisent comme des cinglés quand ils sont en retard ».

Ma mère a refermé le couvercle de la cafetière d'un coup sec et, dos tourné, elle a entrepris de plier les sacs de commissions en rectangle pour les empiler sur le plan de travail. J'ai pris ça comme un signe que je devais cesser de poser des questions au sujet de l'accident. Elle m'avait déjà dit tout ce qu'elle savait.

Nous nous sommes activées en silence le restant de l'après-midi. Dans l'armoire vitrée, on a pris des tasses et des soucoupes pour le café, et les petits verres bleus pour le thé. On a lavé des feuilles de menthe et déballé les en-cas que Salma avait apportés. Chaque fois que le téléphone sonnait, l'une de nous répondait pour indiquer comment venir à la maison. Peu de temps après, Tareq est revenu du restaurant et a reposé les clés sur le comptoir. « Qui va se charger de la comptabilité ? » il a demandé.

J'ai levé les yeux des serviettes que j'étais en train de plier. « Quelle comptabilité ? »

— Qui va s'occuper des salaires? Qui va payer les fournisseurs? Maintenant que le *diner* est fermé, tout va prendre un peu de retard.

— Tu es vraiment en train de poser des questions d'argent dans un moment pareil?

— Nora, a dit Salma sur le ton du reproche.

— Quoi? Tu l'as entendu.

— Ce ne sont pas des questions absurdes. On ne peut pas tous être comme toi, la tête dans les nuages.»

*La tête dans les nuages.* L'expression a résonné comme un lointain écho dans ma vie. Cela avait commencé à l'âge de neuf ou dix ans, j'étais tellement absorbée par la lecture que je n'entendais pas mon nom quand on m'appelait pour dîner. «Tu as la tête dans les nuages», disait ma mère, souvent affectueusement. Quelques années plus tard, quand j'aidais au restaurant après l'école, la remarque s'est transformée en une amère remontrance. «Tu t'es trompée en rendant la monnaie. Tu as la tête dans les nuages», se plaignait ma mère. Et plus tard encore, quand j'ai décidé de ne pas aller à l'école de médecine, c'est devenu une accusation. «Tu vas gâcher ta vie, *benti*. Tu as la tête dans les nuages!»

Avoir la tête dans les nuages, c'était ma manière de survivre. Cette prise de conscience m'est venue tôt, dès mon premier jour à l'école élémentaire Yucca Messa, quand Mme Nielsen a joyeusement lu les noms des élèves sur la liste, mais n'a pas réussi à prononcer «Nora Zhor Guerraoui». Elle s'est reprise à deux fois sur mon deuxième prénom avant de fixer, les sourcils froncés, la succession de consonnes. La

classe est devenue silencieuse, unie dans la curiosité envers ce nom qui avait fait hésiter la maîtresse. Puis Mme Nielsen a abaissé ses lunettes de vue sur son nez pour me regarder. « Quel nom inhabituel. D'où est-ce que tu viens ? » À la récréation, les enfants se sont éparpillés avant de se rassembler en petits groupes – les enfants de militaires, les enfants de l'église, les enfants du parc à mobile-homes, les enfants hippies –, des groupes dans lesquels je ne connaissais personne et où personne ne me connaissait. Je suis restée derrière le mur bleu longeant les balançoires et j'ai observé de loin. À la cafétéria, j'ai mangé le *zaalouk* que ma mère avait mis dans ma boîte à déjeuner, tandis que les autres filles de ma table chuchotaient entre elles. Puis Brittany Cutler, une jolie blonde aux cheveux tressés et au sourire plein de dents, s'est tournée vers moi pour me demander, « Qu'est-ce que tu manges ? »

J'ai levé les yeux, prise d'une immense reconnaissance d'avoir enfin une chance de parler à quelqu'un. « De l'aubergine.

— On dirait du caca. »

Les autres filles ont ricané et, le reste de la journée, elles m'ont appelée la mangeuse de caca. À l'heure du conte, on s'est tous rassemblés autour de Mme Nielsen pour l'écouter nous lire *Raiponce*, mais personne n'a voulu s'asseoir à côté de moi. Plus tard, Mme Nielsen a joué « *Twinkle, Twinkle, Little Star* » sur le xylophone et nous a demandé si on reconnaissait cet air. J'ai dit, « C'est la chanson violette et verte ! » ce à quoi Mme Nielsen a répondu, « Non, ma puce, l'étoile brille, elle n'est ni violette ni verte. Il

faut vraiment que tu apprennes tes couleurs.» Je n'ai pas su comment lui dire que je connaissais déjà mes couleurs, que je parlais juste de ce à quoi ressemblait la musique, des formes et des teintes que produisaient les notes. Alors quand mon père est venu me chercher à l'école, j'ai traversé la cour en bitume pour me jeter dans ses bras comme s'il était venu me sauver. Il a séché mes larmes, m'a ramenée à la maison et m'a autorisée à manger des biscuits Oreos avant le dîner.

Mais le lendemain, j'ai quand même dû retourner à l'école. J'ai appris l'alphabet, j'ai appris le serment d'allégeance, j'ai appris à rester à l'écart des brutes. En classe, j'étais silencieuse. Le midi, je m'asseyais seule. Le silence m'enveloppait de sécurité, mais il m'a trahie quelques mois plus tard, quand Mme Nielsen est devenue tout à fait convaincue que j'avais des difficultés d'apprentissage. Un matin ensoleillé de mai, elle a invité ma mère à entrer dans la classe et a prononcé des mots comme *mutisme grave*, *phobie sociale*, *trouble oppositionnel*. Ces termes n'ont pas suscité la moindre reconnaissance chez ma mère. Au bout d'un moment, Mme Nielsen s'est mise à chuchoter. «il y a quelque chose qui ne va pas chez votre fille.» J'étais assise sur un matelas jaune dans le coin, je jouais, j'écoutais, j'attendais que ma mère réponde, «Il n'y a rien qui ne va pas chez ma fille». Mais elle s'est contentée de hocher la tête lentement, comme si elle était d'accord avec l'institutrice.

Quand mon père est rentré ce soir-là et a appris ce qui s'était passé, il a déclaré que l'institutrice était une imbécile. «*Hmara*», il l'a appelée, un mot qu'il

réservait aux présentateurs télé contre qui il s'emportait pendant le journal de 20 heures. Puis il est allé chercher une bière dans le réfrigérateur et s'est mis à trier les factures sur le comptoir de la cuisine. J'ai observé le visage de ma mère, à l'affût d'une réaction. Elle a été immédiate. «Et tu en sais plus que l'institutrice?

— J'en sais plus sur ma fille.

— Salma n'a pas eu ce problème à la maternelle. Elle était la première de la classe, elle l'a toujours été.

— Il n'y a aucun problème, Maryam.

— Si elle ne parle pas, elle va redoubler son année. C'est ce que l'institutrice a dit.

— Non, ce n'est pas vrai.» Il a ébouriffé mes cheveux. «Noreini, essaie de parler en classe, d'accord?»

Mais la menace de l'institutrice, transmise et amplifiée par ma mère, était indélébile dans mon esprit. Ne pas parler signifiait que j'allais redoubler, et redoubler signifiait que je n'aurais plus à voir Brittany Cutler et ses acolytes tous les jours. Alors je suis restée une année de plus en maternelle. J'ai encore appris l'alphabet et encore le serment d'allégeance, bien que cette année-là, il y eut Sonya Mukherjee, une enfant tout aussi timide que moi, une fille qui ne s'intégrait pas non plus avec les autres. Au moment de rentrer en primaire, j'avais une amie.

Pourtant, il a fallu attendre le collège pour que je trouve ma propre tribu – les fanas de musique. Deux étés plus tôt, ayant remarqué que j'associais musique et couleurs, mon père m'avait inscrite aux cours de piano de Mme Winslow, une voisine qui avait pris